

Michelangelo Pistoletto

L'Homme noir, le côté insupportable

Ministère de la Culture et de la Communication

Beaux-Arts de Paris éditions

D'art en questions

Écrits d'artistes

Beaux-arts histoire

n. b.

Michelangelo Pistoletto

L'Homme noir, le côté insupportable

Michelangelo Pistoletto, né à Biella en Italie en 1933, est l'un des principaux représentants de l'Arte Povera. Son œuvre est traversée par la question du réel et de sa représentation à travers différents médiums : peinture, théâtre, photographie, cinéma, écriture.

Publié en Italie en 1970, *L'Homme noir, le côté insupportable*, manifeste de Michelangelo Pistoletto sur « l'effet libérateur de l'art », fait entrer le lecteur au cœur de son œuvre et de ses interrogations.

Michelangelo Pistoletto
L'Homme noir,
le côté insupportable

Beaux-Arts de Paris

14, rue Bonaparte 75006 Paris

www.beaux-artsparis.fr

Président du conseil d'administration

Laurent Max Starkman

Directeur

Jean-Marc Bustamante

Directrice adjointe

Patricia Stibbe

Responsable des éditions

Pascale Le Thorel

Chargée de mission pour l'édition numérique

Carole Croënne

Coordination éditoriale

Makis Malafekas

Administration des éditions

Dominique Adrian

Conception graphique

Carole Peclers

Réalisation

Pascale Georget

Relecture

Rodolphe Ragu

Traduction première édition française 1998 Marie-Anne Sichère

Ce livre numérique a été converti par Isako à partir de l'édition papier du même ouvrage

ISBN: 9782840565611



© Rumma editore, Salerne, 1970, pour l'édition italienne.

© École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, 1998, pour la traduction française.

© École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, 2014.

Michelangelo Pistoletto

L'Homme noir, le côté insupportable

Ministère de la Culture et de la Communication

Beaux-Arts de Paris éditions

D'art en questions

Écrits d'artistes

Beaux-arts histoire

n. b.

L'écriture sert à réaliser tout ce que, pour une raison ou une autre, on ne peut pas réaliser (expliquer correctement), elle sert à fixer la pensée, une nécessité active ou créative (la lumière n'existe pas si elle n'a pas d'endroit où se poser ou plutôt la lumière souffre si elle ne sait pas où se poser et donc se manifester). Le rêve parlait d'un livre, du moins la partie dont j'arrive à me souvenir après la légère déformation de la traduction avec les images du réveil. Un livre d'un format, je crois, de 40 x 60 cm, entièrement fait à la main en découpant des colonnes de journaux ; je me suis interrompu parce que j'ai eu une relation directe avec le serveur qui m'a apporté du pain et du saucisson et qui m'a parlé.

Collection chiens

Petit théâtre Taormina

Maman me disait que... mais pensons plutôt un peu sérieusement à commencer ce livre.

PAUSE

Lève les yeux.

Réfléchis bien pour savoir si tu vas lire ou si tu ne vas pas lire ce livre, tu as peut-être mieux à faire.

Arrête-toi un moment pour réfléchir.

Réfléchis bien.

Au cas où tu décides vraiment de continuer ta lecture, n'attends rien de moi, je n'ai rien à voir avec le présent où tu vis.

(Ne confonds pas le jeu et le joueur.)

Tu veux continuer de lire ? Alors, tu dois faire les exercices que je te donne. Si tu ne les fais pas, tu es un cochon, un salaud, une merde.

Moi, personnellement, je ne lis pas, personnellement, je ne lis presque rien, je n'en ai pas envie. Un peu par provocation, j'ai dit un jour à quelqu'un qui cherchait visiblement à sonder ma culture et me demandait si j'avais lu tel ou tel livre : je ne lis pas, j'écris.

Maintenant fais attention, ne te laisse pas distraire, ne pense pas à autre chose, pense seulement, exclusivement aux mots que tu t'apprêtes à lire.

Pense non pas à ces mots, mais à ceux que tu t'apprêtes à lire dans les lignes suivantes. Les mots que tu vas lire maintenant sont importants, très importants, les mots que tu vas lire dans un instant sont déterminants pour toi.

Regarde comme ils sont là à t'attendre, ils t'attendent implacables, fais bien attention. Tu peux encore te soustraire aux mots qui t'attendent, je te conseille de choisir de ne pas continuer si tu n'es pas absolument sûr de devoir le faire, de vouloir courir le risque, ne le fais pas, renonce plutôt, repose-toi, les mots que tu vas lire sont très importants pour toi parce que si tu les lis, ce seront des mots que tu as absolument décidé de lire.

Pose le livre, va te promener et va aussi loin que tu peux et reviens seulement quand tu ne pourras pas t'en passer, quand tu ne pourras rien faire d'autre.

Mais assure-toi bien que tu ne peux pas te dispenser de le faire, sinon il est inutile que tu continues de lire.

Maman disait toujours qu'on reconnaît un vrai gentleman à ses chaussures cirées. Aujourd'hui tout le monde a des chaussures cirées. Toutes les routes goudronnées et pavées sont un tapis pour tout le monde. Au temps jadis, les pauvres diables d'ouvriers et de paysans se déplaçaient à pied et les routes étaient pleines de poussière et de boue. Le gentilhomme voyageait en carrosse et marchait sur un tapis jusqu'à son palais.

C'est facultatif, mais si tu veux approfondir, tu peux te souvenir personnellement du maître d'hôtel d'un vraiment Grand Hôtel, de ces hôtels où tu penses qu'un jour, quand tu seras très riche, tu descendras, de ces hôtels extrêmement raffinés et chers, vraiment de grand luxe. Ceux qui fréquentent habituellement ces hôtels sont dispensés de répondre. Demande au maître d'hôtel s'il reconnaît toujours un vrai gentleman à ses chaussures et donc, comme elles sont toutes cirées maintenant, quelle particularité doit avoir, d'après son expérience, la chaussure du vrai gentleman.

PAUSE.

Regarde lentement tout autour, très lentement, en essayant de découvrir un objet vraiment inutile.

J'écris parce que c'est une façon de réaliser. L'écriture me sert à réaliser immédiatement ce que je ne peux pas réaliser autrement parce que ça me paraît trop difficile ou impossible ou qu'il vaut mieux ne pas le réaliser; je m'explique: il y a une chose à laquelle j'ai pensé de temps à autre avec intérêt. Une collection de chiens en majolique. J'écris un livre surtout parce qu'on m'a donné l'occasion de pouvoir le faire en ce moment. Je disais, une collection de chiens en majolique plus ou moins grandeur nature, et même plus grands, mais beaucoup, beaucoup de chiens de tous les types et de toutes les couleurs, debout, assis ou couchés, ou à l'arrêt. Suffisamment de chiens pour couvrir le sol de toutes les pièces d'un château entier, en laissant seulement un passage pour faire le tour de chaque chien. Cela pourrait être l'objectif d'une vie, pensais-je, alors cela pourrait être mon objectif.

Que dois-je faire pour commencer ? J'ai assez de sous pour acheter les deux chiens que j'ai vus chez un antiquaire de la via dei Coronari à Rome, et même pour ce chien-là, mais alors je dois me mettre à faire des tas de boulots pour l'argent, gagner beaucoup d'argent, l'accumuler pour acheter le château et le faire bien nettoyer et puis commencer à entasser de l'argent pour acheter les chiens, pour parcourir le monde et trouver les chiens. Je l'écris. Comme tant d'autres choses; par exemple, il y a des choses qui ne se font jamais, même si c'est le contraire de l'histoire des chiens, qui ne m'a rien coûté pour l'instant sinon le temps de l'écrire.

Il y a des choses qui ne se font pas même si on y a travaillé pendant des mois, comme par exemple le spectacle de « L'Homme noir ». C'est peut-être pour moi la manière de le réaliser quand même. Je ne tiens pas à en parler maintenant, mais il faut absolument que j'en parle, ou plutôt c'est justement à cause du désir d'en parler, de résoudre, de concrétiser d'une façon ou d'une autre ma vie après ce spectacle non réalisé que j'ai saisi l'occasion qui s'offrait à moi d'écrire un livre. Mais j'en parlerai plus tard.

Maintenant bouche-toi les oreilles et lis,

je voudrais te raconter le rêve que j'ai fait pendant la nuit du 4/12/8328. Je plaisante! Tenons-nous-en au jour de la naissance du Christ et disons:

le rêve que j'ai fait dans la nuit du trois au quatre, douze, mille neuf cent soixante neuf.

Le rêve parlait d'un livre, du moins la partie dont j'arrive à me souvenir après la légère déformation de la traduction avec les images du réveil. Un livre d'un format, je crois, de 40 x 60 cm, entièrement fait à la main de cette manière : sur des feuilles, j'avais collé des bandes de colonnes imprimées de journal, prises au hasard et juxtaposées de façon à ce qu'elles ressemblent aux colonnes imprimées du livre lui-même. Mais on voyait l'épaisseur et la matière naturelle du papier bien collé comme dans les maquettes de mise en pages. En feuilletant le livre – imagine-le au premier plan sur l'écran de ton regard, tu y arriveras plus facilement en fermant les yeux et en les laissant fermés jusqu'à ce que tu en aies une image claire. On voyait sur chaque page de gauche la reproduction d'un visage qui se modifiait légèrement mais avec beaucoup de sentiment à chaque page. Ces reproductions étaient en couleur et centrées dans la moitié perpendiculaire de la page et de la moitié supérieure, par rapport à l'horizontale, sans pour autant déborder, au contraire en laissant de la place pour écrire quelques lignes au-dessus.

Il y avait un grand pré vert légèrement vallonné avec quelques rares arbres et quelques buissons, me semble-t-il. Il y avait des gens et je leur montrais ce livre, certains acquiesçaient en souriant, d'autres faisaient preuve d'une certaine intolérance. Puis le rêve a changé et je me suis retrouvé au même endroit qu'auparavant, sur le même pré vert, maintenant il semblait désert, puis sont arrivés des animaux, de grands oiseaux qui avançaient comme des autruches originelles. Elles sont venues pondre leurs œufs dans les buissons puis elles sont parties vers la droite comme elles étaient venues. Je me suis approché de deux buissons relativement proches et j'ai vu sortir de chacun d'eux d'énormes têtes duveteuses comme d'énormes poussins à peine éclos. Les yeux rouges et ronds qui clignaient. Je me suis approché de l'un des deux, celui de droite, et le gros poussin s'est enfui, je me suis approché de l'autre et lui, en clignant encore des yeux puis en les fermant, s'est laissé caresser. Après j'ai continué vers une petite colline où se trouvaient des dragons verts et écailleux de grande taille, comme des petits dinosaures et certains ont

grogné, je me suis approché de l'un d'eux et j'ai frotté légèrement mon visage contre son museau rugueux, longuement.

A. : « Comment allez-vous, Monsieur ? »

G. : « Mal, et vous comment allez-vous ? »

A. : « Je me sens mal »

G. : « Ah, les temps sont durs, Monsieur. »

Pré vert, il y a un pré vert, il y a toujours un pré vert, que c'est beau de regarder un pré vert, le regarder et même pouvoir se coucher sur la pente légère d'un doux pré vert, c'est moelleux et on n'a froid ni au cou ni au dos. Rester allongés sur le pré vert, le regarder longuement sans se demander combien de temps. Étendre la paume des mains sur le pré.

Je m'aperçois qu'on entend un léger chant de quelque oiseau lointain, caché dans le feuillage des arbres, un léger bourdonnement. Longtemps, très longtemps, le pré est léger sous le corps, il est agréable, il n'y a rien d'important à faire, le grand pré vert fait tout. Paix profonde. Rester allongés jusqu'à ce que la fatigue s'estompe, les yeux se ferment, les yeux sont fermés, la respiration est lente et profonde, depuis longtemps les yeux sont fermés, tout est détendu. L'espace grand, harmonieux, un grand espace dedans et dehors.

Depuis longtemps, je suis allongé à terre, j'ai une veste sous le dos et la tête. Quelque chose m'effleure le visage, quelque chose me soulève une main puis la laisse retomber à terre, quelque chose me tire les cheveux, puis un léger son, produit par des voix un peu plus loin. Sons de voix, puis toutes les voix s'élèvent ensemble à l'unisson, ouvertes, il y en a beaucoup et une seule, un son fort, plein, qui remplit l'espace.

Je respire profondément. Maintenant ma bouche s'ouvre, le même son sort de ma bouche. Le même son que les autres voix. Mon corps est envahi par ce son. Mon espace vibre, l'espace vibre et le son se déplace doucement. Le son exécute sa merveilleuse harmonie et on ne sait pas qui le dirige. Ample et somptueux, gonflé et turgide, la gorge comme le ciel.

Le rideau est fermé.

Du trou du souffleur émerge la tête d'un homme avec une perruque frisée marron. Il dégage une main puis l'autre, et enfin le torse, l'homme sort à

genoux sur l'avant-scène; les pans du rideau sont fermés, la lumière dans la salle baisse, une faible lumière sur la rampe éclaire à peine le rideau rouge. L'homme extrait un panier du trou d'où il est sorti, il porte un tablier noir d'employé coupé comme un frac, il est pieds nus. Il s'allonge sur le ventre et met un pied hors de l'avant-scène pour descendre à l'orchestre.

L'homme glisse jusqu'en bas, le panier à la main, lentement et avec un peu de difficulté; quand un pied touche terre, il se redresse, avec le panier sur la rampe. Le plateau arrive au niveau de la poitrine d'un homme debout à l'orchestre.

L'homme ouvre le panier et commence à en extraire des trucs étranges parmi lesquels toutes les plaques d'un xylophone démonté. Il essaie de les tenir toutes dans ses bras, mais il y en a toujours une qui tombe, puis elles tombent toutes par terre. Alors l'homme les ramasse et les place le long de la rampe devant lui, en tournant le dos au public.

Puis il sort des morceaux de papier de verre.

et déroule une longue bande de papier d'aluminium

qu'il froisse consciencieusement

tout en grattant le papier de verre

et à intervalles plus ou moins courts, il tape sur les plaques du xylophone qui à chaque fois sautent en l'air.

Après, il prend sa baguette de chef d'orchestre et lève les bras, tourné vers le rideau fermé, il tape deux coups avec la baguette, lève à nouveau les bras et le rideau s'ouvre.

(Applaudissements.)

L'avant-scène est vide et noire à l'exception, suspendu en haut à gauche, presque au lointain, d'un panier d'osier, de couleur naturelle et hémisphérique, comme un grand nid.

(Applaudissements.)

Au bout d'un moment surgit, du panier, la tête d'une femme brune qui continue d'émerger jusqu'à mi-buste.

(Applaudissements.)

Un homme vêtu de dentelles blanches avec de grandes chaussures blanches

page, mais au contraire il me reste encore presque un tiers du livre à écrire pour retrouver le point à partir duquel j'avais sauté ici. Ce point, c'est où je parlais du rythme comme élément essentiel dans la vie et dans l'art.

Ce que tu dois prendre en considération si tu veux devenir un grand artiste. Oui, mais je n'ai pas besoin de le dire parce qu'à ce point c'est là que le livre sera fini, je mettrai ma signature.

-
1. Le *gruppo* Zoo (groupe Zoo) est animé par Michelangelo Pistoletto de 1968 à 1971. Atelier pluridisciplinaire ouvert aux artistes, aux metteurs en scène, aux intellectuels, aux poètes et au public, il est fondé sur le concept de collaboration créative, chacun devenant un miroir pour l'autre. Il s'agit de « l'une des premières expériences du passage de l'objet à une esthétique de la relation ».

Index

Argan, Giulio Carlo
Beck, Julian
Borges, Jorge Luis
Cézanne, Paul
Christ (le)
Colnaghi, Carlo
Colomb, Christophe
De Chirico, Giorgio
De Laurentiis, Aurelio
Fila, Livia
Fink, Eugen
Gallée, Galileo Galilei, dit

Gauguin, Paul
Gennero, Lionello
Hitler, Adolf
Michel-Ange, Michelangelo Buonarroti, dit
Monet, Claude
Monti, Pio
Pascoli, Giovanni
Picasso, Pablo
Pistoletto, Ettore
Russell, Bertrand
Toulouse-Lautrec, Henri de
Van Gogh, Vincent